

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO. INCORPORATED.

Bureau: 328-736 de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Un aspect inquiétant en apparence seulement.

Plusieurs familles parisiennes ont publié, ces jours derniers, des informations représentant l'état actuel des affaires marocaines sous un aspect plutôt inquiétant. Il n'y a vraiment, prétendent les bien renseignés, rien dans la situation de nature à provoquer des préoccupations plus sérieuses qu'au préalable. D'autre part, au ministère des affaires étrangères, on déclare qu'aucun fait nouveau ne justifie les appréciations pessimistes. Il convient seulement de mentionner deux faits. En premier lieu, l'emprunt marocain a été conclu sur le marché de Paris et les nouveaux titres sont l'objet de négociations ordinaires en pareil cas. En second lieu, un dénouement a été donné auquel d'Orsay en l'honneur des ambassadeurs marocains qui ont reçu à cette occasion, l'un la plaque de grand officier de la Légion d'Honneur, l'autre la cravate de commandeur. Rien en cela qui puisse émuover l'opinion. Toutefois, sans être pessimistes, on n'hésite pas à dire que la situation de grandes années élevées dans l'ordre national de la Légion d'Honneur aux représentants de Moulay Hafid semble absolument inopportune. S'il n'y a pas lieu pour les Français d'être anxieux en ce moment au sujet des affaires marocaines, l'attitude du Makhzen est bien loin de mériter de la France une récompense ou un encouragement. Si le gouvernement français tenait à orner d'une décoration la poitrine d'El Hadj Mohammed Mokri et si Abdallah el Fazi, l'Etoile noire du Bénin était tout indiquée.

MANON.

Manon est née au dix-huitième siècle; mais plus encore que Ninon, sa sœur, elle est douée d'une jeunesse éternelle; et quand bien même la fille spirituelle de l'abbé Prévost n'eût pas été parée de toutes les grâces, la musique l'eût cependant faite immortelle. L'amour tendre et capricieux, l'amour "fidèlement infidèle", ses sourires et ses pamoisons, c'est-à-dire tout ce qui constitue l'adorable physionomie de Manon, appelle la musique, son vertige, la caresse de ses accents et la fugitive volupté de son caractère. Et par quatre fois Manon, pourtant rebelle à l'obésité, a répondu à l'appel d'Édouard qui l'accompagnait Thalie. Quatre sœurs jumelles sont nées de cette heureuse rencontre: deux sont mortes en bas âge; des deux autres, l'une va être révoquée à Paris; l'autre, illustrée, est en route vers l'immortalité.

La première en date est un

ballet qui vit le jour à l'Opéra, vers 1830, et qui était l'ouvrage d'Halévy; le livret en était tiré d'une vieille pièce du Palais-Royal, où le Guimard jouait un rôle sous les traits — Je crois — de Virginie Déjazet. La seconde est un opéra-comique d'Auber, qui vit le jour à l'Opéra-Comique en 1836. M. Faure y incarnait un des principaux personnages aux côtés de Mme Cabel. Le livret était de la main de M. Scribe et les amateurs de curiosités littéraires y feront de plus piquantes trouvailles. Si l'on est surpris de la forme du poème, si l'on s'étonne qu'il ne ressemble que de fort loin au roman, la lecture des "Notes et Souvenirs" de Ludovic Halévy fournira la clef du mystère.

"Auber était pauvre, dit l'auteur de "Madame Cardinal". Je crois même qu'il ne lisait pas du tout. Un de ses amis arrive un matin chez lui et le trouve au travail.

— Je me suis mis à la besogne, lui dit Auber; j'écris le premier acte de mon nouvel opéra-comique.

— De quel poème ? — De Scribe.

— Quel titre ? Quel sujet ? — "Manon Lescaut".

— "Manon Lescaut" ? Ah ! l'incomparable chef-d'œuvre ! — Le roman, vous parlez du roman.

— Oui.

— Mon Dieu ! je ne l'ai pas lu. — Vous faites un opéra sur "Manon Lescaut" et vous n'avez pas lu le roman ?

— Ma foi non... Je ne l'ai pas. J'ai cherché dans ma bibliothèque, que j'ai bien peu de livres... Je n'ai pas "Manon Lescaut".

— Mais demandez le volume à Scribe.

— Scribe ? Je ne suis pas bien sûr qu'il l'ait lu. Il a dû le parcourir pour voir en gros la situation; Scribe ne perd jamais son temps.

Et voilà de quelle manière, vers 1850, deux maîtres illustres prétendaient à faire renaitre de ses cendres refroidies la gracieuse héroïne de l'abbé Prévost.

Vingt-huit ans plus tard — en 1884 — naissait le chef-d'œuvre que "Manon" devait inspirer à la musique. Un jeune maître que des poèmes lyriques, ainsi que des pièces lyriques, "Marie-Magdeleine", "La Vierge" et deux opéras, "Hérodiade" et "Le Roi de Lahore", avaient signalé à l'admiration de tous, faisait représenter à l'Opéra-Comique, en collaboration avec Henri Meilhac et Philippe Gille, un ouvrage qui immortalisait l'héroïne française: c'était la "Manon" de Massenet. Depuis Marie Heilbronn et Talazac, combien de Manon, combien de des Grieux n'ont-ils pas évoqué leurs ineffables amours ? Toutes et tous ont de par le monde répandu les trésors de cette mélodie ardente et lumineuse, qui possède toutes les clartés et toutes les joies de la passion; cette mélodie qui dans l'extase suprême conserve de la retenue, et cette sorte de pudeur de sa propre faiblesse qui est le propre du lyrisme capricieux et sceptique du dix-huitième siècle.

Et voici qu'une nouvelle "Manon" arrive en France de par-delà les mers. Comment un Italien, et en particulier le maître ardent et tumultueux de "La Tosca", a-t-il compris et exalté la Française tendre et spirituelle ? Ce n'est point au hasard des lectures qu'il l'a connue. Tout jeune, il l'avait lue, et ce qu'il en avait retenu ce n'était pas la figure exquise de l'héroïne, mais celle, plus tragique, de des Grieux. Aussi bien l'œuvre porterait-elle prendre le nom du mélancolique chevalier; et cela seul — avec l'affabulation plus proche de celle de Scribe que de

celle de Meilhac et Gille — suffirait à différencier l'œuvre italienne du chef-d'œuvre français. Et puis c'est l'humanité du enjot qui l'a attiré, c'est la physionomie de "l'homme toujours blessé", comme Puccini le dit lui-même, de l'homme cruellement déçu qui lancera éternellement aux mêmes étoiles le vain appel de son désespoir. Quant à la "Manon" de Massenet, il ne la connaissait pas lorsqu'il écrivit la sienne. Il l'a dit lui-même: "L'aurais-je écrite si je l'avais entendue, et l'aurais-je écrite ainsi ? Je ne sais. Mais ce que je sais fort bien, c'est que je l'adore et l'admire de toute la ferveur de mon cœur de musicien !"

Si souvent elles furent de bonnes voisines sur les affiches italiennes, qu'elles en sont devenues d'inséparables amies. A Naples, Massenet triomphait au Mercadante, tandis que Puccini triomphait au San Carlo; "Manon" et "Manon", roars latines, sœurs jumelles, dont les contrastes rendent plus sensibles encore les beautés. L'une a la tendresse, la grâce et le caprice, avec la force aussi; l'autre débordée de passion, de fougues et de désespérante mélancolie; l'une est ruisseau de soleil, dans l'autre se découvre des grâces délicates, d'un dessin subtil et que parfume une voluptueuse senteur d'autrefois.

L'une s'est échappée des Fêtes Galantes:

— Blonde en somme. Le nez mignon avec la bouche incarnadine, grasse et divine d'orgueil inconscient. D'ailleurs plus fine que la mouche qui ravive l'éclat un peu maigre de

L'autre contient à peine dans son sourire les sanglots désespérés de Desdemone expirante.

Et quand Toscanini contraindra l'orchestre à son rythme saisissant, quand Caruso pleurera avec des Grieux, quand Lucrezia Bori se parera exquieusement du sourire de Manon, quand Amato dira les espoirs de Lescaut, ou associera peut-être à ces beautés radieuses, le souvenir, toujours présent, des murs froids de Saint-Sulpice et de l'étoile mélancolique où se mire le dernier regard de la Manon française.

Le goût chinois.

Chronique parisienne.

Baroque, rococo et rocaille, voilà des termes dont on use avec abondance, et la plupart du temps en les distinguant guère les uns des autres. On sait à peu près que ces épithètes désignent certaines tendances artistiques du dix-septième et du dix-huitième siècle: que certains architectes faimaient contre ces goûts affreux, tandis qu'un contraire des autres se plaisaient à ces bizarreries, ce demi-faisant de des arts, et leur trouvent un ragout délicat.

Et voici justement qu'au Pavillon de Marsan vient de s'ouvrir une exposition de "la Chine au dix-huitième siècle", qui pourra servir à fixer les idées sur certaines variétés du rococo qui ont des attraites bien charmantes. Car selon l'expression de Goncourt, il est bien juste de dire que notre dix-huitième siècle fit de la Chine "une des provinces du Rococo".

L'on prend d'abord grand plaisir à visiter les salles où l'on a ingénieusement réuni des objets d'art purement chinois et d'autres fabriqués par nos artistes d'après les modèles importés de là-bas. A côté des clo-

sonnés, desivoires antiques, des bronzes, des robes, des bijoux, des porcelaines et des panneaux originaux, voici des meubles, des tapisseries, des porcelaines montées sur bronze... qui montrent le parti que nos artisans ont su tirer d'un art si éloigné de leur goût personnel. Et l'on s'étonne de voir combien tout cela est à la fois si purement français, si admirablement chinois et si pleinement dix-huitième siècle. Il y a là un paradoxe qui n'est passé à l'état de vérité que grâce au goût et à la maîtrise sans défaut des artistes et des artisans de cette époque.

On pourra se demander comment nos ébénistes et tous ceux qui avaient à s'occuper du mobilier se prirent alors d'un goût si vif pour l'art chinois. Ce qui est certain, c'est que les objets d'ameublement chinois étaient depuis longtemps introduits en France d'une façon régulière. En 1599, nous voyons figurer dans l'"Inventaire de Gabrielle d'Estrees" "un pavillon de tafetas de la Chine où il y a toutes sortes d'oiseaux et d'animaux représentés". Et au mois d'août 1609, Pierre de L'Estoile écrit dans son "Journal" qu'il est allé visiter un cabinet de curiosités des Indes, du Canada et de la Chine que possédait le peintre Du Monstier. Quatre ans auparavant, Louise de Coligny apportait de Hollande des objets de Chine au jeune Dauphin et à sa sœur. Et dès 1610, aux Galeries du Palais, on trouvait des marchands qui vendaient "des besognes de la Chine". Louis XIII lui-même, acheta plusieurs fois de ces objets. Et Soaron, parlant de la foire Saint-Germain, nous dit:

Menez-moi chez les Portugais, Nous y verrons à peu de frais, Les marchandises de la Chine, Nous y verrons de l'ambre gris, De beaux ouvrages de vernis, Et de la porcelaine fine De cette contrée divine, Ou plutôt de ce paradis.

Mazarin, Fouquet possédaient des objets de Chine. Plus tard Louis XIV, le duc d'Orléans, la duchesse de Bourgogne, le maréchal d'Humières, Philippe Charpentier, doyen du grand conseil; Louis Hinar, fondateur de la fabrique de tapisserie de Beauvais; le sculpteur Hubert Mison et le célèbre Le Nôtre suivirent cet exemple. Et les Hollandais faisaient de gros bénéfices en important les porcelaines de Chine et du Japon, dont il fut débarqué en une seule année 45,000 pièces à Amsterdam.

Et forcément l'on imita tous ces objets. Par exemple nous relevons dans l'inventaire de Mazarin "deux pièces de serge de soie de plusieurs couleurs, façon de la Chine, faites à Paris, contenant cent axes les deux". En 1673, Louis XIV fait installer au château du Val tout un meuble de salon en satin de Bruges, à la chinoise. Et c'est vers ce moment que Pon orée, en tapisserie, le point de la Chine.

D'ailleurs, dès le milieu du dix-huitième siècle, Gerrit Pietersz, à Delft, créait ces admirables faïences qui simulent à s'y méprendre les porcelaines de Chine, et, chez nous, Ronen, Sinceny, Nevers, Marseille, se livraient à des imitations plus ou moins réussies de ces produits hollandais. Et à la fin du dix-septième siècle, à Paris, on trouvait quantité d'ébénistes qui imitent fort bien les meubles de la Chine.

Mais l'époque où la chinoiserie fit fureur, c'est le début du dix-huitième siècle. On donnait partout des bals à la chinoise, comme celui du 7 janvier 1700, à Marly. Et pendant soixante années divertissements allaient res-

ter à la mode. D'autre part, les collectionneurs de chinoiserie étaient fort nombreux: Mme de Parabère, Mme de Verruc, Mme de Pompadour, le duc de Tallard, M. de Jullienne, M. de Fougères, le duc de Saint-Aignan, Randon de Boisset, le comte de Watteville, l'abbé Le Blanc, la duchesse de Mazarin, le duc Charles de Lorraine, le duc d'Anmont, la présidente de Baudouville, le maréchal du Duras, Grimod de La Reynière... Il faudra sauter ensuite jusqu'aux Goncourt, et à leur campagne en faveur des Japonais, pour retrouver un aussi grand nombre d'amateurs qui s'intéressent aux arts de l'Extrême Orient.

C'est donc au dix-huitième siècle que la Chine fut surtout exploitée par nos artistes. Berain, Vermeulen, Watteau, Boucher, Pillemeut peignirent des chinoiserie, des décorations et des cartons pour des tapisseries avec des personnages chinois. C'est dans le même esprit qu'ils employaient d'ailleurs les singes et les personnages de la comédie italienne. Mais l'art chinois ayant une existence propre devait avoir plus d'influence que ces simples grotesques que furent les singes, Pantalou et Pierrot. Les ébénistes se servirent de panneaux en laque; des d'écaille ornés de beaux bronzes en torsades les porcelaines et les bronzes qu'on leur donnait à compléter, si l'on peut dire; on tissait des soies et des tapisseries pour ameublement; et surtout les lignes irrégulières, contournées, disymétriques des objets d'art chinois invitaient encore plus nos décorateurs à abandonner la solide et un peu froide ordonnance du dix-septième siècle, qui ennuyait tout le monde alors. Notre style rococo doit autant à la Chine qu'à un rocaille proprement dit, autant aux magots qu'aux coquillages; et c'est peut-être là qu'il leur faut voir la plus forte influence de cet art chinois sur nous.

L'admirable, d'ailleurs, est que notre imitation n'a jamais été ni une plate copie, ni un décalque sans vie. Nos artistes avaient assez de sève, assez de goût pour rester personnels; et c'est un charmant miracle de les voir toujours aussi maîtres d'eux-mêmes dans le raffinement, aussi délicats, aussi précis dans la complication, aussi solides dans l'ensemble. Et c'est une véritable leçon de goût français qu'une promenade à cette exposition du Pavillon de Marsan.

Listes civiles.

A propos de l'augmentation de liste civile demandée par le Kaiser, la "Gazette de l'Allemagne du Nord" rappelle les chiffres des listes civiles de l'empire allemand. Celle du roi de Prusse s'élève actuellement à 17,625,000 francs, elle sera portée à 22 millions. Le roi de Bavière reçoit 6 millions 714,288 fr.; le roi de Saxe, 5,222,820 fr.; le roi de Wurtemberg, 2,558,787 fr.; le grand duc de Bade, 2,301,765 fr.; le grand duc de Hesse, 1,500,000 fr.; le grand duc de Holstein, 831,250 fr.; le grand duc de Saxe-Weimar, 1,250,000 fr.; le régent de Brunswick, 1,375,000 fr.; le grand duc de Saxe-Meiningen, 1,121,631 francs 25; le prince de Schwarzbourg-Sonderhausen, 643,792 fr. 50; le prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, 420,536 fr. 75. Tout cela fait un total de 47,040,168 fr. 75, sans compter les listes civiles des petits Etats de 50 à 60,000 âmes.



FRANÇOIS-JOSEPH.

S. M. l'empereur-roi François-Joseph achèvera le 18 août prochain, sa quatre-vingtième année.

On sait de quelle respectueuse affection la personne de l'auguste monarque est entourée par ses sujets. Leur loyalisme eût été heureux de se manifester, en cette occasion, comme en tant de circonstances antérieures.

Mais le cabinet de l'empereur-roi, se conformant à la volonté de son souverain, a publié une circulaire aux termes de laquelle aucune députation, quelle qu'elle soit, aucune adresse même ne sera reçue.

Bien que S. M. François-Joseph continue à se porter à merveille, les médecins prescrivent, en effet, de ménager la plus possible son repos, et l'Autriche-Hongrie célébrera le 18 août, avec joie, mais en silence, la longue carrière de son monarque aimé et vénéré.

Le Prix des tableaux.

On mande de New York qu'à la vente de la collection Yerkes, une statue en bronze de Diane, grandeur naturelle, œuvre du sculpteur Houdon, a atteint un prix de 200,000 francs. Les acquéreurs sont les frères Daven, les grands marchands de tableaux américains. A propos des toiles qui atteignent à des prix fantastiques, vent on savoir ce que les vieux maîtres gagnent de leur vivant et combien on payait leurs chefs-d'œuvre ? Michel-Ange recevait exactement 200 francs par mois pendant qu'il exécutait sa célèbre "Bataille de Pise," et Léonard de Vinci, jeune encore, et qui l'aidait, recevait la même somme dérisoire. On paya 50 francs son "Christ au Jardin des oliviers," et le Carrache reçut 40 francs pour sa "Résurrection." Le grand Albert Durer, lui, était payé en nature et il recevait sans se plaindre, pour une de ses admirables compositions, une paire de bottes, un sac de farine, un manteau, etc... Velasquez ne touchait jamais qu'une même somme fixée par le gouvernement espagnol: 175 francs par tableau. Si nos marchands de toiles peintes avaient vécu alors, quelle fortune !

Le tour du monde à pied. Cet exploit vient d'être accompli par un Canadien, M. Joseph Lebrecque. Il a parcouru pédestrement plus de 10,000 kilomètres et a usé 72 paires de chaussures et une paire de chaussettes par jour.

Édition Hebdomadaire de "L'Abelle". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et sociales, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, comprise sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Le second procès de Ben Kinchen.

Amite, Lne, 20 juin.—Le second procès de Ben Kinchen, l'individu accusé de complicité dans le meurtre de la famille Breland, commis le 22 janvier 1909, a commencé hier matin devant la Cour criminelle de la paroisse de Tangipahoa siégeant à Amite.

Lors du premier procès Kinchen avait été reconnu coupable et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ce jugement avait été annulé par la Cour Suprême de l'Etat, laquelle avait ordonné une nouvelle audition de cause.

Le meurtre de la famille Breland commis avec un raffinement de cruauté inimaginable, avait à l'époque causé une profonde sensation dans la paroisse de Tangipahoa aussi la population entière s'intéressait-elle à l'issue du nouveau procès.

La formation du jury occupera probablement plusieurs audiences, aussi ne s'attend-on guère à ce que l'interrogatoire des témoins commence avant jeudi soir ou vendredi. L'accusé est défendu par MM. Thos P. Sims, W. B. Kemp, Thos M. Bankston, H. Miron, M. J. Adams et Robert R. Reid.

La poursuite est dirigée par l'avocat de district McLendon, assisté de M. Webb et de M. Miller de Covington.

Cafetier condamné.

Alfred Babin, un cafetier établi à l'angle des rues Carondelet et Julie a comparu hier matin devant la première cour criminelle de cité, présidée par le juge Fisher, sous l'accusation d'avoir violé la loi Gay Shuck et s'être placé sous 1,000 dollars de caution.

Trois autres accusations semblables ont été portées contre Babin devant la cour criminelle de district et si sa culpabilité est établie il est probable que sa licence sera révoquée.

Arrestation d'un fugitif.

Alexandrie, Lne, 20 juin.—Le shérif de cette paroisse, M. Kilpatrick, a reçu ce matin une dépêche lui annonçant l'arrestation à Jasper, Texas, du nègre King Ford, qui s'était enfui d'Alexandrie après avoir assassiné une femme de couleur du nom de Ball. Ce crime avait été commis dans le courant du printemps 1909. Deux députés shérifs seront envoyés à Jasper pour ramener le prisonnier.

L'ABELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Édition Quotidienne,

Édition Hebdomadaire,

Édition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'année; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger port compris: \$15.00 l'année; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 l'année; \$1.50 6 mois; \$1.00 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ne coûte rien de plus.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

L'OISEAU TOMBÉ DU NID

X

LE PAVILLON DE BOIS-MURÉS

Suite.

An lieu de rentrer dans les salons où s'agit le coiffeur des invités... oh, pendant quelque

temps on ne s'aperçut point de son absence. Jacqueline reste un moment songeuse dans la petite pièce solitaire où elle s'est réfugiée... Elle a vu tout à l'heure, Gervoles très entouré et qui, pour un temps, lui non plus, ne pensera plus à elle... La petite pièce où elle se trouve donne sur des chambres vides qui accèdent sur l'escalier... Elle sort... Elle traverse ces chambres... A un moment de se montrer en pleine lumière, parmi toutes les fleurs qui encombraient les degrés, elle hésite... puis, elle entr'ouvre la dernière porte...

Non, dans l'escalier, personne... puis, qu'elle s'étonnerait de la voir... n'est-elle pas chez elle ?... C'était pour sortir, si elle le voulait, qu'il faudrait des précautions.

Elle s'en va hardiment... traverse le large vestibule du premier étage... et monte au second étage... La, tout est désert... Elle pénètre dans une chambre où flottent des parfums délicats... La chambre est obscure, mais Jacqueline s'y dirige sûrement... ouvre un placard... On entend un froissement de robes, de soies, de velours...

Et tout à coup elle sort de là, dans la demi-obscurité du corridor, enveloppée d'un long manteau brun à capuchon, qui lui descend jusqu'aux pieds... Toujours personne...

Le brouhaha de la fête monte jusqu'à elle... Tous les domestiques sont occupés en bas... Ce qu'elle veut faire est fait; mais, vraiment, n'est-elle pas folle aussi ? Maintenant, il faut descendre. Par l'escalier ordinaire, impossible... Elle tomberait en pleine lumière, en pleine fête... Par l'escalier de service, elle risquerait de rencontrer les gens du château, affaîrés, qui s'étonneraient de la voir ainsi vêtue et ne manqueraient pas de manifester leur surprise.

Mais Gervoles, en venant habiter Primerose, y avait arrêté certains aménagements de commodité personnelle. Il avait fait établir un grand atelier qui lui servait de cabinet de travail, et auquel accédait un escalier particulier donnant sur les jardins du château et n'allait pas plus haut que le deuxième étage. Il entra, et sortait ainsi librement, recevait ceux qui venaient, — les ouvriers de Bois-sauvage, entr'autres, — sans qu'il eussent à passer par le château. Ce fut vers l'atelier qu'elle se dirigea.

Il était éclairé par un lustre de plafond, toutes bougies allumées. Elle le traversa rapidement. Et elle allait sortir, par l'escalier particulier, lorsque son regard s'arrêta soudain, comme invinciblement attiré, vers quelque

chose qui brille au milieu des papiers, sur le bureau de Gervoles. Un couteau à longue lame, emmanché dans une poignée de corne. L'arme qui jadis avait failli rendre Gervoles criminel. L'arme dont il ne voulait se séparer jamais. L'arme qu'il conservait comme le souvenir de cette minute affreuse... et qui, un jour peut-être — qui sait ? — en une autre minute aussi terrible lui aurait jeté ce souvenir à la face, comme une voix du passé qui lui eût crié: "Prends garde !"

Elle est folle, certes, la pauvre Jacqueline, car elle se jette sur le couteau, avec un sourd frémissement qui ressemblait à un sanglot. Elle le cache, tout ouvert dans son manteau. Il n'y a point de porte à l'escalier dérobé. Elle descend dans l'ombre qui se fait autour d'elle de plus en plus épaisse, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'escalier. Mais elle n'a pas peur de l'obscurité... l'obscurité la protège. Elle arrive ainsi à une galerie vitrée qui mène à une orangerie et l'orangerie s'ouvre sur les jardins et les communs, derrière le château. Le voici, enfin, dans la cour. Elle entend, dans les écuries, les chevaux qui s'ébrouent, qui tirent sur leurs longues, ou qui mangent l'avoine. Ce sont

les chevaux de Primerose. Quant aux attelages des invités, ils sont loin de là, encombrant l'avenue qui s'étend devant la grille et descend jusqu'à la Seine. Dans la cour, solitude absolue. Des nuages roulent toujours dans le ciel, tantôt dérobant la lune, se rassemblant comme un voile impénétrable entre elle et la terre, et tantôt bousillés par un coup de vent, laissant apparaître le ciel bleu, les étoiles, les rayons lunaires. Il faisait une chaleur d'orage, suffoquante. Pourtant, elle frissonna sous son manteau; ses dents claquaient. Elle traversa rapidement les communs, fila le long du mur du potager, atteignit la clôture du parc sans avoir rencontré personne.

Au moment de franchir la clôture, elle s'arrêta. Elle entendait des voix, de l'autre côté... puis, la porte était grande ouverte... Elle eut peur, prit la fuite, alla se cacher derrière un massif et attendit... Elle entrevit des ombres qui venaient des Bois-Murés, rentraient à Primerose... Des hommes, des femmes, qui causaient vivement et riaient... Ce ne pouvait être que les domestiques du château... Quand ils eurent disparu, elle s'aventura à son tour, et se jeta au courant, dans le sentier étroit

dans un certain temps, comme si elle ne voulait pas s'éloigner — et n'ayant qu'un but, celui de dépiétrer les corbeaux qui pouvaient l'épier — puis brusquement se jeta dans l'ombre en profitant d'une trombe de nuages qui roulaient sur la lune. Ensuite elle prit sa course et tout d'un trait s'élança vers le pavillon du parc. Prudente, elle s'arrêta avant d'y arriver, et bien lui en prit, car elle remarqua deux fantômes noirs; qui se glissaient dans les arbres, se rapprochaient de la petite maison. Une clef grinça dans la serrure. Les deux fantômes avaient disparu. Elle contourna la maison, grimpa sur la branche de frêne, se balança et se retrouva, lentement, pareille à un écureuil, sur l'appui de la fenêtre. En elle, nul pressentiment, nulle crainte... Dans la chambre du rez-de-chaussée, une conversation rapide, haletante, à voix basse, si basse que des fragments de phrases, des mots, arrivaient seulement jusqu'à elle, et pourtant il lui semblait malgré tout, reconnaître une voix de femme, puis une voix d'homme... Elle avait bien prêté l'oreille, à demi-couchée dans l'escalier, le sens n'arrivait jusqu'à elle qu'incomplètement... Ce fut d'abord l'homme qui parla... La dernière fois, Liliane avait ore entendre que cet homme pleu-

re, et se jeta dans l'ombre en profitant d'une trombe de nuages qui roulaient sur la lune. Ensuite elle prit sa course et tout d'un trait s'élança vers le pavillon du parc. Prudente, elle s'arrêta avant d'y arriver, et bien lui en prit, car elle remarqua deux fantômes noirs; qui se glissaient dans les arbres, se rapprochaient de la petite maison. Une clef grinça dans la serrure. Les deux fantômes avaient disparu. Elle contourna la maison, grimpa sur la branche de frêne, se balança et se retrouva, lentement, pareille à un écureuil, sur l'appui de la fenêtre. En elle, nul pressentiment, nulle crainte... Dans la chambre du rez-de-chaussée, une conversation rapide, haletante, à voix basse, si basse que des fragments de phrases, des mots, arrivaient seulement jusqu'à elle, et pourtant il lui semblait malgré tout, reconnaître une voix de femme, puis une voix d'homme... Elle avait bien prêté l'oreille, à demi-couchée dans l'escalier, le sens n'arrivait jusqu'à elle qu'incomplètement... Ce fut d'abord l'homme qui parla... La dernière fois, Liliane avait ore entendre que cet homme pleu-